

La culture contre la fracture

DOSSIER Théâtres et centres culturels multiplient les initiatives pour aller au devant des

- ▶ La culture semble parfois inabordable à une partie du public.
- ▶ Certains sortent de leurs murs pour aller à la rencontre de celui-ci.

La semaine passée, à la suite des attentats de Paris, Matteo Renzi, chef du gouvernement italien, annonçait sa décision de consacrer un euro à la culture pour chaque euro consacré à la sécurité, dans le cadre d'une politique d'accessibilité de la culture au plus grand nombre. Après nos politiques qui commentaient cette décision ce week-end (nos éditions du 28 novembre), nous avons demandé à ceux et celles qui font déjà vivre

ce genre d'initiatives chez nous de nous en parler. Car derrière les spectacles, les expos, les concerts, tout un travail de fond se développe à l'écart du battement médiatique pour faire vivre la culture dans tous les quartiers, toutes les tranches d'âge, toutes les cultures. Un travail de longue haleine qui demande des moyens sans lesquels la fameuse fracture sociale ne fera que s'agrandir. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

AUX TANNEURS

Patricia Balletti : « Des projets fragiles »

Au cœur des Marolles, les Tanneurs se sont fait une spécialité du projet-quartier. La saison dernière, *Let the children play* faisait participer 250 élèves d'écoles du quartier pour reconstituer le tableau *Jeux d'enfants* de Bruegel l'Ancien, le tout accompagné d'ateliers et de débats sur les droits de l'enfant, la culture, le théâtre. La semaine passée, c'est *Notes pour le futur* qui était l'affiche, avec des adultes, pour s'interroger sur ce à quoi ressemblerait un monde

idéal. Rencontre avec Patricia Balletti, coordinatrice de ces projets.

Matteo Renzi qui veut investir dans la culture, qu'est-ce que ça vous inspire ?

C'est bien, mais n'oublions pas que l'Italie avait catastrophiquement réduit son budget culture alors qu'en Belgique, on a été quand même assez préservé, pour ce qui est de la culture mais aussi pour l'éducation permanente ou le secteur jeunesse. Aux Tanneurs, si on arrive à mettre en branle ces projets-quartiers, c'est justement parce qu'il existe un tissu associatif dense et fort, qui sert de relais avec les gens que nous voulons toucher.

Mais la situation n'est pas rose pour autant ?
Les travailleurs de ces secteurs associatifs travaillent souvent dans la précarité. On travaille notamment avec l'association Habitat et Rénova-

tion qui fonctionne en partie avec des emplois Rosetta, qui prennent fin à 26 ans. Cette précarité fragilise nos projets. On doit recommencer à zéro avec de nouvelles équipes. Alors, oui, il y a de l'argent public, mais parfois avec des critères qui ne sont pas adaptés à la réalité du terrain. Tout comme le CPAS avec qui on a un partenariat grâce à un subsides pour l'intégration sociale. Ça peut s'arrêter du jour au lendemain. Chaque année, c'est l'inconnu.

Peut-on mesurer l'impact de ces projets sur les habitants ?

On voit en tout cas que les personnes reviennent de projet en projet. Certains, après avoir participé au projet-quartier, nous proposent d'autres ateliers, en mettant le doigt sur des nécessités que nous n'avions pas vues.

C.M.A.

Riches Claires Faire se croiser des publics très différents

Directeur du Centre culturel des Riches Claires, le comédien et metteur en scène Eric De Staecke vit au rythme d'un quartier en équilibre entre les boutiques branchées de la rue Dansaert et le quartier populaire de la place Anneessens. Avec à deux pas les terrasses de la place S-Géry et la salle de concert de l'AB. « Il y a quelques années, explique-t-il, on avait fait un sondage rapide dans le voisinage. On avait 22 nationalités différentes sur quatre rues. Socialement, on va des plus démunis aux plus nantis sur 500 m. »

Des mondes voisins mais qui ne se connaissent pas et se croisent très peu. Y compris au sein du Centre culturel. « En journée, la bibliothèque tourne à plein rendement : 35.000 personnes par an. Elle est gratuite et attire un public diversifié avec beaucoup d'enfants et d'étudiants

du quartier. Le soir, on voit arriver le public des spectacles. Des gens qui viennent de tout Bruxelles et sont amateurs de théâtre, de musique, etc. Et ensuite, on accueille les gens qui viennent des concerts à l'AB ou qui sortent dans le quartier. Ceux-là ignorent qu'il y a une bibliothèque dans le bâtiment et ceux de la journée ne viennent pas le soir. »

Une situation que l'équipe veut faire évoluer. « Pour travailler là-dessus, nous avons une personne qui va à la rencontre des associations, maisons de jeunes, etc. Pour voir leur fonctionnement, leurs envies... Par exemple, il y a dans la rue une association pour l'accueil des ados en décrochage. Désormais ils viennent chez nous pour fêter un truc ou l'autre. Ils ne viennent pas encore au spectacle, mais notre but n'est pas de remplir la salle à tout prix. C'est d'être

à l'écoute de leurs besoins. »

Besoin d'un éducateur

C'est dans cet esprit qu'un dossier vient d'être rentré pour engager un éducateur. « L'idée, c'est notamment d'accueillir les étudiants qui viennent sur le temps de midi. Pour que ce soit autre chose qu'un lieu de nouba. On ne va pas s'obstiner sur les sorteurs de la nuit, mais on travaille beaucoup avec le scolaire. Les enfants des écoles voisines viennent répéter chez nous leur spectacle de fin d'année. Du coup, ils n'ont plus peur du lieu. Quand l'équipe de La vie est comme un arbre (NDLR : mêlant professionnels et amateurs d'origine belgo-marocaine) est venue nous trouver pour créer son spectacle ici, on était un peu surpris. Mais ils voulaient jouer ici parce que c'est ici qu'ils venaient enfant et jouaient sur cette scène.

Aujourd'hui, ils travaillent sur un nouveau projet : Pères en scène. Ils évoquent les conflits qu'ils ont avec leurs parents arrivés en Belgique pour des raisons qu'ils ne connaissent pas tous les jours. Ils ont commencé par interroger leurs pères et ils les ont filmés. Puis ils ont écrit des textes pour leur répondre. Et font tout un spectacle avec ça. C'est très surprenant et ça bouscule beaucoup de choses, d'idées reçues. »

Et ce type d'initiatives se multiplie. « On accueille des rencontres de joutes verbales entre adolescents organisées par la Ligue des droits de l'homme : la salle est archi-bourrée. Il y a des ados venus de tout le pays qui s'affrontent autour de thèmes de société. Et c'est captivant. On les croit incultes, ne s'intéressant à rien et en fait, ils sont au courant de tout. Là aussi nos idées toutes faites sont remises en question. » ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Jamal Youssfi

« Une arme de dialogue »

Compagnie nomade, les Nouveaux Disparus plantent leur théâtre là où il n'a pas droit de cité. Ils apparaissent et disparaissent dans des coins parfois reculés de la ville, à la périphérie ou en son centre, dans une démarche de « culture accessible à tous ». Dans la même veine, leur festival Mimouna touche chaque année des centaines de jeunes, de tous les quartiers. Meneur des Nouveaux Disparus, Jamal Youssfi nous confie les petits miracles que peut accomplir le théâtre.

Mimouna, c'est quoi ?

On décentralise des comédiens et des metteurs en scène dans les écoles, les associations, les maisons de jeunes. Pendant trois mois, chaque groupe monte un spectacle sur le même thème. Cette année, c'était les médias. Puis, ils viennent répéter sous le chapiteau, encadrés par un créateur lumière, un scénographe, une costumière. Cette année, c'est 300 jeunes qui ont joué face à leurs amis, leur famille, leur

quartier. Parfois, pour un ado, c'est aller à l'encontre de son éducation dans le quartier. Les autres le charrient parce qu'il fait du théâtre, mais il passe ces barrières et ce n'est pas rien. Après ils sont fiers. On les voit grandir, passer des groupes d'enfants aux groupes d'ados. Certains vont même, plus tard, mener des ateliers dans les associations.

Quels effets observez-vous chez ces jeunes ?

On leur redonne confiance pour venir s'exprimer sur un plateau, face à leurs camarades sous une forme

culturelle qui parfois relève du cliché pour eux. Voir ces groupes utiliser le théâtre comme outil de travail et de dialogue, c'est magnifique. L'année dernière, le thème, c'était Maurice Maeterlinck. Vous pensez bien que beaucoup ne connaissent pas l'auteur et tout à coup les voilà qui interpellent leur prof de français en lui disant : « Et Madame, tu connais l'Oiseau bleu ? » Avec le théâtre, les jeunes s'interrogent : Qui on est ? Qu'est-ce qu'on fait ? Qui sont nos parents ? Pourquoi on vit dans un quartier de merde ? Qu'est-ce qu'on peut faire pour changer notre quartier, notre image ? La culture est la meilleure arme de dialogue si on veut éviter ce qui arrive aujourd'hui. A mon époque, à 16 ans, on disait la même chose mais pour aller combattre en Palestine. Il faut laisser la culture faire ce travail de dialogue.

Plus de culture, moins de sécuritaire ?

Mettre des flics, OK, mais ça va faire plus de creux entre les communautés, entre bons et mauvais. Il faut faire ce travail avec tout le monde. Avec Mimouna, on travaille avec tous les quartiers, Woluwé, Molenbeek, Saint-Gilles, Schaerbeek, Laeken, etc. Attention : ce n'est pas facile. Parfois on a plus l'impression d'être à un match de foot qu'au théâtre, mais on leur apprend peu à peu ces codes-là. On les éduque à la culture. Le vrai travail se fait dans les trois mois de création : il faut tenir les jeunes, les rassurer, les faire monter sur scène, les faire crier, créer. ■

Propos recueillis par
C.Ma.